

Un entretien avec... Pierre BRETAGNE

Pierre Bretagne n'est pas Breton, ainsi que son nom pourrait le laisser supposer, mais lorrain, né à Epinal le 6 octobre 1881, et lorrain fidèle à sa petite patrie. Il ne la quitte guère que pour passer les mois d'été dans son chalet de Gérardmer. C'est là, parfois aussi au bord de l'Océan, (Pierre Bretagne en rapporta en 1934 son poème symphonique « La Bénédiction de la Mer »), que le compositeur cherche le meilleur de son inspiration.

— Où avez-vous pris le goût de la musique ?

— Pendant toute ma jeunesse, au foyel paternel, on a fait de la musique de chambre, en famille et avec des amis.

— Merveilleuse ambiance pour l'éveil de la sensibilité artistique...

— D'ailleurs, l'art en général, a toujours été à l'honneur chez les miens ; mon grand-père, qui occupait de hautes fonctions administratives, était un archéologue et un numismate réputé. Mon père a suivi les mêmes traditions, ma mère adorait la musique, un de mes oncles fut l'ami de Verlaine, ainsi que d'Arthur Rimbaud...

— En évoquant le souvenir du pauvre Lélian, vous me rappelez que vous lui avez consacré votre discours de réception à l'Académie de Stanislas, il y a deux ans.

— Cette compagnie, où sont réunis tant de savants éminents, a bien voulu accueillir le simple musicien que je suis, et me nommer, cette année, son vice-président...

— Vous êtes aussi écrivain et conférencier, défenseur de l'art qui vous est cher.

— Je fus, en effet, appelé à parler en public, notamment à la distribution des prix du Conservatoire et de l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy, et lors de mes conférences sur le « Lied Romantique », le « Lied moderne » sur Albéric Magnard, et autres sujets, données au Cercle Artistique de l'Est, avec le concours de Madame Bretagne.

— A quel moment s'est décidée chez vous la vocation musicale ?

— La hantise d'écrire est apparue chez moi vers 17 ou 18 ans. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer Guy Ropartz, maître éminent, auprès de qui j'ai fait toutes mes études musicales. Ropartz, formé comme les d'Indy, les Duparc, les Chausson ou les Castillon à l'école du grand César Franck, était surtout pour ses disciples un animateur, un apôtre épris d'idéal et de foi... Il nous inculquait le désir de bien faire et de satisfaire notre conscience artistique, plutôt que l'ambition de la réussite immédiate...

— Ce sont là des principes devenus assez rares...

— Je me suis toujours efforcé, d'une part, à ne pas abaisser mon art à des concessions vulgaires et, d'autre part, à faire passer avant les artifices du métier ou les surenchères harmoniques, le choix même des idées et l'ordonnance de la composition.

— Conception classique de la forme, amour de la construction solide et claire, bien équilibrée...

— La musique est pour moi avant tout expression et sentiment : la réduire à n'être que dynamisme, bruit plus ou moins organisé en musique imitative est une erreur et un non-sens. Mais, il n'est pas question, bien entendu, de négliger de parti-pris les apports du jour en ce qu'ils peuvent exalter davantage le rôle d'expression de notre art ; il ne faut pas, voilà tout, faire passer l'accessoire avant le principal. Et l'essentiel est de créer des œuvres sincères, fortement bâties, traduisant dans la forme adéquate le sentiment qui anime l'auteur.

— Certaines innovations vous paraissent peu durables, sans doute ?



Pierre BRETAGNE

— Les modes passent bien vite en musique, et ceux qui, comme moi, ont atteint la cinquantaine, ont vu se succéder de façon éphémère le wagnérisme, l'école de Franck, puis la tendance Debussy-Ravel, puis celle de Stravinsky, puis les absurdités d'après-guerre... Or, que reste-t-il de tous ces changements ?

— Je n'ose y penser...

— Uniquement les œuvres fortes, hautement et sincèrement pensées en un idéal de beauté ; et l'ouverture de *Polyeucte* de Paul Dukas, la *Symphonie Cévenole* de Vincent d'Indy, ou la *Fantaisie en ré* de Guy Ropartz m'apparaissent encore et plus indestructiblement jeunes que telles ou telles des pages, les moins bien venues, évidemment, du debussyisme, par exemple, qui leur sont bien postérieures, dont la facture apparaît plus « moderne », mais dont l'agaçant titillement harmonique est déjà suranné et évoque fâcheusement l'Exposition de 1900 et le défunt et contourné modern style.

— Beaucoup de musiciens partagent — parfois en secret — votre profession de foi ; d'autres la trouveront peut-être peu commerciale... mais il vaut mieux bâtir sur le roc...

Une nuance de mélancolie a passé sur le visage de mon interlocuteur ; sa pensée va vers la ville tentaculaire où il y a tant d'appelés et si peu d'élus... Pierre Bretagne m'avoue :

— Les compositeurs de province, malgré tout, sont un peu négligés, loin de l'ambiance de la Capitale...

— Nombre de vos œuvres y ont été jouées, cependant ?

— A Paris, toutes mes œuvres de musique de chambre ont été créées à la Nationale ; ma Sonate en mi pour piano et violon obtint un prix de mille francs, décerné par le jury de la Société Artistique de Paris, où figuraient notamment MM. Widor, Rabaud et Georges Hue. En 1930, les Concerts Colonne ont donné le prélude de mon drame lyrique « Ponce Pilate » ; ma « Prière du soir dans la Montagne », écrite à Gérardmer en septembre 1931, est reçue chez Colonne et sera exécutée sans doute cet hiver.

— D'importants ouvrages ont été créés au Théâtre de Nancy ?

— Les « Caprices de Marianne », « Ponce-Pilate », ainsi que le ballet en un acte « Les Elfes au clair de lune » y ont été appréciés, repris plusieurs fois. Une œuvre récente, « La Mosquée de Sidi Okba », ballet oriental, avec chœurs et chant, fut représenté également la saison dernière.

— Voilà de la réconfortante décentralisation...

— Je tiens à remercier M. Alfred Bachelet des services qu'il m'a rendus, en accueillant, au Conservatoire de Nancy, mes œuvres orchestrales : « Fantaisie sur des thèmes populaires », « Bénédiction de la Mer », fragments des « Caprices de Marianne », les « Vœux secrets », etc... J'ai, d'ailleurs, trouvé la même hospitalité amicale à Metz, Strasbourg et Valenciennes, auprès des directeurs de ces Conservatoires, MM. Delaunay, Guy Ropartz et Fernand Lamy.

Au moment de prendre congé de Pierre Bretagne, une brochure bleue attire mes regards.

— Vous permettez ?

C'est le discours prononcé par le compositeur devant les jeunes lauréats du Conservatoire et de l'Ecole des Beaux-Arts à Nancy. Le hasard d'un rapide coup d'œil me fait tomber sur un passage significatif. Il résume parfaitement la haute conception esthétique de l'homme charmant, du musicien de grand talent qui vient de m'accorder cet entretien :

« Pour tout artiste digne de ce nom, l'art n'est pas un simple jeu de l'esprit, un « délassement frivole du dilettantisme. Tableau, statue, poème ou symphonie, l'œuvre « d'art n'est point un vain assemblage de lignes, de couleurs ou de sons, bon tout « juste à amuser les yeux et les oreilles. Il doit y avoir, il y a en elle une vertu qui « élève, une force qui grandit, un charme qui console. »

On ne saurait mieux dire ; et je quitte à regret le bon compositeur lorrain sur cette bienfaisante impression d'idéalisme artistique.